



Réception de Daniel Droixhe

DISCOURS DE MARC WILMET
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 5 JUIN 1999

Chères consœurs et chers confrères,

Nos actes nous suivent, dit-on. Ceux des philologues, grammairiens, linguistes, historiens de la linguistique ou de la littérature — les petits cailloux régulièrement semés dont ils jalonnent leur *cursus* de savant : livres graves, articles austères... — auraient même vocation à les pousser parfois, d'une Université l'autre, vers les sommets académiques.

En notre bonne compagnie, l'amitié, la sympathie réelle n'excluent pas un certain décorum. La familiarité fleurit côté jardin. Côté cour, on se sert volontiers du « Monsieur ». Voilà pourquoi, inversant le rituel de ces vieux films hollywoodiens des années cinquante soumis à une censure tatillonne (rappelez-vous, Mesdames, Messieurs, la caméra s'éteint sur le long baiser de l'héroïne défaillante ; au matin, un lit défait entr'aperçu, deux oreillers rapprochés suggéraient à nos imaginations adolescentes le franchissement d'une étape décisive, confirmé par le brusque passage au tutoiement — parenthèse, je me suis toujours demandé de quelle tonalité de *you* le doublage tirait l'autorisation d'un *tu*), mon cher Daniel, en ce samedi chaleureux, sous ces lambris métaphoriques, permets-moi, l'espace d'une demi-heure, de te dire « vous ».

*

* *

Vous n'avez, Monsieur, en dépit de vos multiples facettes, rien d'une jolie dame à l'automne de sa beauté. Je puis donc sans offusquer la délicatesse révéler que vous êtes né à Herstal le 26 avril 1946, une date qui fait de vous, si je ne m'abuse, le benjamin de l'Académie. Est-ce un signe du destin, la vie vous prit rue Nicolas Defrecheux (le poète du renouveau dialectal wallon au XIX^e siècle : vous lui consacrez bien plus tard une brochure). Vous êtes Liégeois. Liégeois vous êtes. Vous l'êtes de toute votre âme, de toutes vos forces, par toutes vos fibres. Liégeois de souche et de haute lignée, puisque vous comptez parmi vos ancêtres, depuis le XVII^e siècle, des bouilleurs, des limeurs, des tourneurs... ; un armurier, mais à la Fabrique nationale, la F.N. (le métier, précisait André Goosse en vous recevant à la Société de Langue et Littérature wallonnes, vaut à Herstal « droit de bourgeoisie ») ; un fondeur, mais à la Fonderie des canons de Saint-Léonard, que Napoléon en personne avait établie sous l'Empire aux portes de la ville. Liégeois de patronyme-toponyme — Droixhe —, avec la fière graphie *xh*, double lettre de noblesse (je renchéris, le Secrétaire perpétuel me le pardonne, sur votre bourgeoisie) contre laquelle vos pareils n'échangeraient aucun tortil de baron.

De toutes ces mains à marteau, à cisaille, à épée et à revolver (ni à faucille ni à charrue), votre main à plume gardera quelque chose.

En attendant, vous apprenez le wallon de la bouche de votre grand-mère maternelle et vous entamez vos classes à l'école communale de Herstal. Bon élève, évidemment.

Savez-vous que j'aurais presque pu vous croiser à cette époque ? Mes parents, pigeons voyageurs, mère bruxelloise et père carolo, avaient fixé pour un temps leur barque professionnelle à quelques encablures de la région des mines et des hauts-fourneaux, sur le versant verdoyant de la Meuse et du canal Albert, colorié au printemps de tous les arbres fruitiers que les stratégies de l'Europe agricole n'avaient pas encore déracinés. Je fréquentais l'athénée de Visé, escorté chaque matin de deux camarades qui s'illustreraient en des secteurs assez différents, l'un sous le pseudonyme médiocrement littéraire de « Tonton Tapis », l'autre, qui, lui, dès l'entrée de la ville bifurquait à gauche vers le collège ennemi (les nuages de la guerre scolaire s'amoncelaient à l'horizon), un garçon taciturne nommé Detrez, préparant Conrad. Notre troupe grossissait en route d'un paquet d'élèves venus de Mouland ou des Fourons, que nous appelions plaisamment (pensions-nous) « les

Flaminds », et qui en retour nous assaisonnaient d'insultes bien romanes. Les politiciens gagneraient quelquefois à fréquenter les cours de récréation.

Pour aller de mon logis de Haccourt à Herstal, il eût fallu, m'objecterez-vous, franchir la redoutable côte d'Oupeye, au sommet de laquelle vous nichez maintenant. Bah ! une sinécure pour le cycliste affûté que j'étais (à tel point, mais j'aurai l'air de me vanter, je donne pourtant ma parole à tous les chroniqueurs tentés par ce pan de ma biographie, et d'abord à celui ou à celle qui me succédera en ces lieux, aussi tard que possible, *festina lente*, qu'un beau jour j'ai ramené dans le peloton, lors d'une étape du défunt Tour de Belgique, Brik Schotte, dit « le dernier des Flandriens », victime d'une crevaision — et quoi de plus normal, au fond, que la sorcière frappe au « pays des macrales » ?). Mais je m'égare. Les occasions perdues ne se rattrapent plus. Nous étions voués à nous rencontrer une trentaine d'années après, mousquetaires démontés, à l'Université de Bruxelles.

Vous continuiez votre petit bonhomme de chemin, suscitant çà et là des étonnements, par exemple lorsque à douze ans vous complétez un questionnaire en regard du mot *femme* : « ange ou démon ». D'où teniez-vous cette précoce assurance ? Vous commencez aussi à dessiner et remportez des prix à un, puis deux, puis trois concours. À l'athénée de Herstal, promu « directeur artistique » du journal *Le Trait d'union*, vous y insérez des croquis à la manière de Daumier dont vous aviez trouvé les modèles dans une histoire de la caricature signée Philippe Roberts-Jones. Plusieurs de vos dessins paraîtront, excusez du peu, dans *Hara-Kiri*. Entré à l'Université de Liège, vous agrémentez le bulletin des futurs médocastres, *Le Carabin*, en images de jeunes filles dénudées — l'anatomie a bon dos — alternant avec les silhouettes moins aguichantes des gloires un tantinet compassées de la section de philologie romane. Quel Nostradamus aurait prophétisé que vous mettriez à l'Académie de langue et de littérature françaises vos pas dans les traces de Maurice Delbouille, Maurice Piron, Louis Remacle ?

D'ailleurs, vous échouez en première candidature (il vient un moment et un degré de réussite où ce genre de révélations contribuent à la réputation de l'ex-refusé plus qu'elles ne la ternissent). Vous n'aviez pas brillé à l'examen écrit d'analyse textuelle, coupable, injure suprême aux mânes de Servais Étienne, d'avoir glosé un extrait des *Caractères* en y mêlant des considérations historiques. (Détail savoureux : une des correctrices était Claudine Gothot-Mersch, notre actuelle

Directrice, qui a eu le bon goût de ne pas s'en souvenir.) L'épreuve de psychologie, doit-on vraiment s'en étonner, vous assena le coup de grâce. Ainsi s'annonçaient vos préférences et vos réticences. N'empêche, on a beau plaisanter aujourd'hui, vous fûtes littéralement malade de l'accident, et votre famille persuadée de l'arrêt définitif de votre carrière universitaire. Vous reprenez néanmoins le collier en octobre 1965, troquez résolument encre de Chine et plume ballon pour une guitare. C'est une autre histoire. J'en toucherai un mot tout à l'heure.

Daniel dans la fosse aux lions et aux lionnes de l'Université liégeoise... Il faut vous avoir entendu parler, un soir de détente (vous vous livrez rarement), le verre à la main (ceci expliquant cela), de l'époque étrangement anachronique d'avant Mai 68 pour apprécier votre art consommé de la pointe sèche. J'ai pris des notes, vous les avez mises en forme. En espérant que vous composerez à loisir vos mémoires, j'en extrais anticipativement quelques tableaux, contenu et style certifiés, le croqueur pointant le nez face aux croqués.

« Des profs que nous avions alors, P. était un de ceux qui attiraient le moins. Ses cours le montraient terne et presque administratif. Il me fit entendre par la suite les vertus de l'épreuve de Grisélidis. En décourageant les élèves peu perspicaces, on réserve du temps pour les autres, qui dépassent les apparences. Pas d'énergie à dissiper. »

(Mesdames, Messieurs, prenez-y garde, cet heureux temps n'est plus, « tout a changé de face ». Les étudiants n'avaient pas inventé l'« avis pédagogique » banalisant et nul ministre tant soit peu démagogue ne songeait à soumettre les professeurs — pardon, les « enseignants » — à un autre critère d'aptitude que l'excellence en leur spécialité.)

« M^{me} L., qui gardait les traces d'une grande beauté, se montrait peu. Ses exposés occasionnels étaient d'un joli décousu ; mais je compris vite qu'il y avait là une invitation à la méthode, à défaut de discours méthodique. Mettre de l'ordre dans une conversation-promenade est instructif. Je reste attaché à cette pédagogie de la randonnée (pratiquée sans excès, bien sûr). »

On voit le ton, louis-quatorzième ; un brin de La Bruyère (« R. exigeait, fort poliment, qu'on lui restitue à la lettre une matière correspondant au livre ou à l'article qu'il rédigeait cette année-là. C'était un grand savant, publiant au métronome et n'aimant pas le dérangement »), un zeste de Saint-Simon (« M.,

issu du peuple, croyait s'élever à l'élite par l'aigreur et le dénigrement. W. était le souffre-douleur de la section. H. s'en moquait ouvertement. Érudit de réputation, il n'en faisait rien éprouver »).

Au total, c'est toujours le portrait du portraitiste qui se projette en ombre chinoise. Une dernière preuve ?

« Élisée Legros, carré dans son obstination ardennaise, *ome tot-oute* que j'ai peu connu, (...) paraissait à l'écart. Prématurément vieilli, à moitié aveugle, le cheveu long, l'allure négligée, Legros aurait eu tout pour me plaire. Mon ami Pisvin, aujourd'hui préfet d'athénée dans le Hainaut, a travaillé sous sa direction ; il m'a raconté leurs entretiens, quand l'élève préféré de Jean Haust, dans son cabinet, renversait piles de livres et vieux papiers à la recherche de la fiche perdue. Gossiaux l'aimait aussi. Il tenait de lui le récit de rencontres légendaires avec Wartburg... »

La trinité Haust, Remacle, Legros sous l'égide du Pantocrator Walther von Wartburg.... l'A.L.W. « Atlas linguistique de la Wallonie » et le F.E.W. « Französisches etymologisches Wörterbuch » réunis, le boulevard dialectologique vous semblait ouvert. Deux maîtres infléchiront la ligne : Maurice Piron, rapatrié de Gand, venait de republier l'article *Étymologie de l'Encyclopédie* ; et surtout Pol-Pierre Gossiaux, assistant frais émoulu au service d'André Vandegans, dirige en 67-68 et 68-69 un séminaire autour de « l'idée de bonheur au XVIII^e siècle » et de « la théorie du signe à l'âge classique ». Vous découvrez coup sur coup Michel Foucault et le structuralisme, sollicitez et recevez une bourse afin de préparer à Paris votre mémoire sur *L'arbitraire du signe aux XVII^e et XVIII^e siècles* (incidemment vous prenez le temps de figurer dans un film, pas n'importe lequel il est vrai : *Le Cerveau*). Vous décrochez dans la foulée, comme par inadvertance, la plus grande distinction ; bénéficiez en 1970 du mandat d'aspirant du Fonds national de la recherche scientifique ; attaquez votre thèse, que vous soutenez dès 1974, malgré l'interruption obligée du service militaire, vos cheveux plutôt longs, en effet, et un irrésistible penchant à entonner le premier couplet de *l'Internationale* quand vous œuvriez à la propreté des latrines vous y valant d'acquérir une expérience utile dans les activités de nettoyage, jusqu'à ce que, de guerre lasse (c'est le cas de le dire), on vous affecte à la décoration du mess en raison de vos dons artistiques opportunément reconvoqués : la caserne de la Chartreuse

s'orne désormais grâce à vous d'une fresque représentant sur plusieurs mètres les chaumières et les hôtels juxtaposés du centre de Liège au grand siècle.

La thèse, intitulée *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, sous-titrée *Rationalisme et révolutions positivistes*, un fort volume de 455 pages, sort à Genève, chez Droz, en 1978. Elle porte d'emblée votre jeune gloire au-delà des murailles, des clochers et des faubourgs de la Cité ardente.

« L'appel de l'histoire »... Par-delà vos intentions affichées, il m'a toujours semblé que le titre — gaullien — pouvait se comprendre de deux façons.

D'une part, la linguistique attendait bel et bien ses historiens. En France et dans les pays de culture française particulièrement, là où le succès d'une grammaire scolaire empirique, focalisée sur l'orthographe d'« accord », construite de bric et de broc, avait dénaturé l'effort séculaire des Grecs, des Latins, des médiévaux et de la grammaire générale, de rares pionniers tentaient de remonter la pente : un Jean Stéfanini prenant appui sur la diathèse, un Jean-Claude Chevalier suivant le difficile accouchement de la « notion de complément », un André Joly sillonnant le réseau serré de correspondances entre James Harris, Gustave Guillaume et la « linguistique cartésienne » de Noam Chomsky... Votre livre participe de ce renouveau — mieux, il l'organise —, qui suscitera la création d'une Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (vous en êtes l'un des initiateurs) et déclenche un mouvement international parmi les plus féconds de la recherche contemporaine en sciences humaines.

Votre objectif personnel était autrement pointu. Vous vous dressez en faux contre l'image d'Épinal d'une linguistique préscientifique (en gros, de l'Antiquité aux idéologues de la fin du XVIII^e siècle) à laquelle succéderaient les réalisations proprement scientifiques, celles — entendons : scientifiques ou positivistes —, de la grammaire comparée et de la grammaire historique. Non. L'historicisme s'amorce au sein de la philosophie sensualiste de Condillac. Le comparatisme plonge ses racines dans le terreau des dictionnaires polyglottes et les discussions sur l'origine divine ou sociale du langage. Vous éclairez les spéculations de Rousseau (« l'enfance de la parole »), de Diderot (« le langage des signes » et ses prolongements esthétiques)... ; réhabilitez Ménage-Vadius, mal en point au sortir des griffes de Molière (le pionnier de la phonétique, Cordemoy, n'avait pas davantage eu l'heur de séduire le *Bourgeois gentilhomme* ni son père) ; donnez le président de

Brosses pour un ancêtre de Saussure et de la systématique ; débusquez des continuités de Thurot à Beauzée, de Thiébault à Court de Gébelin...

La démonstration s'effectue en trois étapes : 1^o langage et origine, 2^o langage et raison, 3^o langage et société, mais les lignes de force que vous retracez ne sauraient occulter non plus les chemins de traverse, les fausses pistes et les culs-de-sac guettant toute discipline en voie d'élaboration. Vous écrivez des pages admirables d'érudition et de lucidité sur la permanence et le changement, sur l'arbitraire du signe (une notion complexe, qui amalgame la convention et la contrainte, à quoi j'ajouterais la contingence et la congruence) et sur l'ordre prétendument « naturel » de la phrase française — la fameuse séquence S-V-O « sujet, verbe, complément », en butte aux assauts souterrains de l'affectivité (le chemin des écoliers serpentant au milieu des jardins de Le Nôtre).

Reprenons brièvement, Monsieur, le fil de votre vie. Les grands maîtres de l'Université blanchis sous le harnais, bien au chaud, bien en place et bien en cour, repus d'honneurs et encensés, n'apprécient pas nécessairement que le succès d'un béjaune leur force la main de l'extérieur (j'aurais dû parler à l'imparfait, car il va de soi, n'est-ce pas, que ces mœurs n'ont plus cours). Si un tel bonheur vous échoit, le plus sûr et le plus rapide sera de tenter fortune à l'étranger. Ou alors de prendre patience en accentuant la traditionnelle modestie du chercheur jusqu'à la grisaille.

La terre liégeoise vous collait trop aux souliers pour que vous ayez pu envisager de gaieté de cœur la première solution. Quant à la seconde, de mauvais esprits prétendent que les anciens sujets des princes-évêques n'ont jamais péché par excès d'humilité ou de charité chrétiennes. Pourquoi déroger, vous seul, à cette règle ? Je ne suis pas sûr, toutefois, qu'en proclamant à la cantonade que (je cite) vous préféreriez « avoir votre nom sur des livres plutôt que celui de votre père sur une porte » vous ne vous soyez fait que des amis. Ai-je dit que vous aviez à l'occasion un caractère difficile (l'adjectif présuppose au moins le substantif, je vous l'accorde), ombrageux, suspicieux, têtu, la dent dure, la rancune tenace, une mémoire d'éléphant et garez, marquises, vos porcelaines ? Au demeurant, fidèle, généreux, tendre (oui), sensible, réservé, timide même, le meilleur fils, le meilleur père et le meilleur époux du monde.

Quoi qu'il en soit, vous devenez au sortir du F.N.R.S. conservateur-adjoint du Musée de la vie wallonne, triant, classant, grattant des monceaux de fiches et vous retrouvant Sisyphe après vous être rêvé Prométhée !

Votre *alma mater* ne trouve à vous confier que le cours de littérature wallonne. Entretemps, Liège étant dépourvue de dix-huitiémiste, vous aviez pris contact avec Roland Mortier. En son groupe d'études, vous rencontrez Hervé Hasquin, et c'est lui, défricheur, déjà, du rapprochement Wallonie-Bruxelles, qui vous attire à l'U.L.B., investi de la double tâche de perpétuer vaille que vaille (le public n'est pas toujours réceptif, hélas !) l'enseignement de la dialectologie wallonne, en jachère depuis le départ d'Albert Henry, et d'implanter solidement l'histoire de la langue française et de la pensée linguistique.

Vos travaux emprunteront dorénavant les deux voies royales. Devenu chercheur qualifié du F.N.R.S. (de 1981 à 1986, moment où le professorat réussit à vous capter, à vous captiver et à vous capturer), vous courez le monde (je n'ai pas insinué « le si petit monde ») des congrès et des colloques, traitant d'égal à égal les plus grands : le bouillant et amical Charles Porset, l'irascible mais accueillant Hans Aarsleff, Robert Darnton, la « coqueluche de Princeton » (*sic*) et notre confrère (décidément, vous ne vous sentirez pas ici en terre inconnue !). Les sollicitations affluent — de France, d'Italie, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, des Pays-Bas, d'Angleterre, des États-Unis... — ainsi que les témoignages de reconnaissance : professeur invité à l'Université de Bochum, professeur à l'École pratique des hautes études et professeur à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris. Vous êtes élu à Ferrare membre du Comité international des *Renaissance linguistics archive* ; à Oxford, membre de la Commission bibliographique pour l'édition des œuvres de l'abbé Raynal ; à Leyde, éditeur scientifique de la collection *Harmonia linguarum*. Vous organisez des rencontres en Sorbonne (avec la Française Chantal Grell et l'Américain Anthony Grafton), présidez des tables rondes, rédigez quantité de synthèses (pour les volumes collectifs *Prospective di storia della linguistics*, Rome 1988 ; *Theorien vom Ursprung der Sprache*, Berlin 1989 ; *Speculum historiographiae linguisticae*, Munster 1998 ; *Leibniz, Humboldt and the origins of comparativisme*, Amsterdam 1990...) : au premier rang, le vaste panorama *Französisch – Externe Sprachgeschichte* que vous ont commandé les auteurs du monumental *Lexikon der romanistischen Linguistik*

(Tübingen 1990). Vous rééditez en l'assortissant de notes et de commentaires la *Grammaire philosophique* de Dieudonné Thiébauld. Vous vous répandez dans les revues les plus diverses : versant international, *Le Français moderne*, *Lingua*, *Studies on Voltaire*, *Études sur le XVIII^e siècle...* ; versant local, la *Revue du Nord*, les *Dialectes de Wallonie*, la *Vie wallonne*, l'*Annuaire d'histoire liégeoise*, le *Bulletin de la Société royale « Le Vieux Liège »*, etc.

Si vous aviez joué jadis dans *La folie des grandeurs* en plus du *Cerveau*, on ne vous épargnerait pas un « j'en passe, et des meilleurs ».

Je m'en voudrais cependant d'omettre sans un salut furtif le précieux recueil de monographies : *De l'origine du langage aux langues du monde* (1987) ou, dans un tout autre domaine, le somptueux *Livres d'images, images du livre : l'illustration du livre de 1501 à 1831 dans les Collections de l'Université de Liège* (1998). Cette oscillation permanente de l'universel au particulier qui est votre marque de fabrique sous-tend l'examen — probe autant que profond — des dissymétries de traitement qu'ont réservées de *facto* sinon de *jure* la République française et l'Empire aux « idiomes » flamands et aux « patois » wallons. Ou la vaste entreprise que vous lancez d'une étude des contrefaçons liégeoises et maestrichtoises d'Helvétius, de Mirabeau, de Beaumarchais... Je vois l'expression peut-être la plus symbolique de ce syncrétisme dans la publication en disque compact des textes et chansons de la révolution liégeoise : *Catrè-vint-noûf*. Et je n'ai pas été surpris de vous y entendre entonner durant trois minutes cinq secondes montre en main, joignant somme toute la parole à la geste, le numéro 4 de ces vingt pièces exhumées : *Ci còp-là, l'mézâre s'implit...*

Car nous ne sommes pas au bout de nos découvertes, Mesdames, Messieurs. Souvenez-vous que nous avons laissé en 1965 Daniel Droixhe aux prises avec une guitare. Eh ! bien, il s'adonne au rock'n roll et au blues en compagnie de ses beaux-frères ; il court les festivals de Bilzen, Yvoir, Comblain-au-Pont... ; il joue à Liègeen-Neuvicé, à Robermont, anime les réveillons au pied du pont des Arches... ; en 1988, il enregistre, dans sa cuisine en guise de studio, deux ou trois morceaux et se voit *illico* sélectionné pour le concours du Chicago Blues Festival de Bagneux, où il se produit devant trois mille personnes (les rencontres d'épistémologie de la linguistique ne déplacent pas à l'ordinaire de pareilles foules). La suite est sur Internet. Levons un coin de la toile sur le site *Elmore D.*

(allusion, paraît-il — je confesse volontiers mon incompetence — à Elmore James, et l'initiale... transparente) : « À tous ceux qui considèrent que le blues est une musique monotone, dépressive et sans surprise, Daniel Droixhe (alias Elmore D.) saura assurément remettre les idées en place. Voilà un type qui débarque dans votre quotidien morose avec sa voix tonitruante, son slide énergique, sa bonne humeur et qui vous ferait sauter un cul-de-jatte ! »

Je doute, Monsieur, que vous ayez souvent l'occasion d'exercer ici ce talent. Le bœuf — mais sait-on jamais ? les Académies évoluent — vous l'aurez sur la langue. Tout de même, lequel de nos confrères, moi compris, en vous offrant un fauteuil, aurait imaginé que pour loger tous ces Daniel Droixhe, il serait bien besoin (j'exploite un incontournable de la sémantique componentielle) d'un canapé, d'un divan, d'une méridienne ou d'une ottomane ?

Encore vous demanderons-nous, ce fauteuil, de le partager un instant avec nos souvenirs. Il n'y a pas si longtemps que Raymond Trousson accueillait à votre siège Robert Frickx. C'était notre ami. Nous l'appelions affectueusement « le petit Robert ». Lui aussi avait son double. J'ai connu Robert Montai en 1955 par des chansons fragiles et mélancoliques qui faisaient les belles soirées des cabarets littéraires : *La mer a tes mains... J'ai traversé tant de semaines... Quand l'avril viendra...* Ces poèmes de jeunesse, il en a incorporé quelques-uns à la trame d'un roman désenchanté de la maturité, *Tous feux éteints*. Leur mélodie me flotte périodiquement en mémoire.

« Quand l'avril viendra, / J'aurai dix-sept ans, / Deux yeux et dix doigts / Pour coudre le vent / Au chagrin du monde. // Quand tu dormiras, / Las' d'être méchant', / J'aurai mes deux bras / Pour bercer longtemps / Ta grâce d'aronde. // Et nul ne saura / Pourquoi le printemps / Perdra ses lilas / Au gré nonchalant / De l'eau vagabonde. »

Les lilas sont coupés pour toi, Daniel, les lauriers. N'irons-nous plus au bois ? Qu'importe, pourvu que, guitare classique ou guitare électrique en tête, la musique continue !

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Daniel Droixhe. Séance publique du 5 juin 1999. Discours de Marc Wilmet [en ligne],
Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur :
< www.arllfb.be >